

CHAPITRE NEUVIEME

INSTRUCTION PUBLIQUE

Si, comme tout l'atteste, les lumières contribuent constamment au bonheur des peuples, le meilleur système d'instruction est donc celui qui les propage parmi un plus grand nombre d'individus. Si au contraire c'est à l'ignorance qu'on doit attribuer la plupart des crimes et des malheurs qui affligent la société, c'est à la bannir du milieu d'elle par le moyen de l'instruction que doivent tendre les efforts des gouvernements.

En effet, n'est-ce pas à l'ignorance dans laquelle nos pères ont été plongés pendant une longue suite de siècles, et dont les funestes effets se feront ressentir encore longtemps, malgré les progrès des lumières et de la raison, que l'on doit attribuer l'état de dégradation où l'espèce humaine avait été réduite, et d'où elle a tant de peine à se tirer ?

Sans l'ignorance, le système anti-social de la féodalité, qui avait mis l'honneur, la vie et les biens des peuples à la disposition de quelques

privilégiés, aurait-il pu s'établir et peser si longtemps sur eux ? Sans l'ignorance, des millions d'Européens, dociles à la voix de la superstition, auraient-ils abandonné leur patrie pour aller se faire égorger au-delà des mers, et dans des régions lointaines, pendant près de trois siècles ? N'est-ce pas à l'ignorance, et au fanatisme qui l'accompagne ordinairement, qu'il faut attribuer les *auto da fe*, les incendies de provinces entières, les massacres de douze millions d'hommes dans le Nouveau Monde, ceux des Vaudois des Cévennes, de la Saint-Barthélemy, des dragonnades ; les guerres civiles qui ont ensanglanté la France pendant cinquante ans, dans le XVIe siècle, et la proscription de plusieurs millions de Français, dans le XVIIe ? Enfin, c'est à l'ignorance qu'on peut attribuer la plupart des crimes qui ont souillé notre Révolution.

L'homme privé de connaissances, dépourvu de lumières, est-il autre chose que l'esclave soumis de celui qui est doué de ces qualités ? Et cette dépendance morale n'est-elle pas aussi réelle que celle de l'esclavage civil ? Le premier ne pensant pas par lui-même n'est que l'instrument aveugle que l'autre fait mouvoir à son gré. Un pareil être, livré à lui-même et à ses passions, est donc au-dessous de la brute que son instinct seul dirige presque toujours plus à propos.

Si l'ignorance a été pendant tant de siècles presque universellement répandue sur la terre, il ne faut pas s'étonner que les lumières aient pénétré si tard dans les petites sociétés. Ce n'est guère que sous François 1er qu'elles ont répandu quelque lueur en France. Cependant, les registres de la ville qui nous restent font foi qu'il existait des écoles publiques aux Mées dès le commencement du siècle de 1500. Il est vrai que tout ce qu'on enseignait alors à ces écoles devait se borner aux premiers éléments, c'est-à-dire qu'on y enseignait à lire et à écrire.

Les progrès que ces écoles firent dans ce même siècle durent être très rapides ¹ : nous en avons la preuve dans un petit ouvrage en latin composé par Elion de Trimond, et imprimé à Avignon en l'année 1586, contenant, entre autres pièces, deux harangues ou discours qu'il dédia à noble Louis de Latil-d'Entraigues, riche particulier des Mées, père de Joseph de Latil. Elles furent prononcées,

1 L'imprimerie qui avait été découverte vers le milieu du siècle précédent, et qui est un des plus grands bienfaits pour l'humanité, fut le moyen le plus puissant de répandre les lumières et de propager les connaissances. On a élevé des statues, on a fait l'apothéose de brigands exterminateurs de l'espèce humaine, et les auteurs de cette sublime découverte, Gutenberg, Faust et Schöffer, sont, pour ainsi dire, inconnus.

la première par celui-ci, et la seconde par Trimond lui-même, devant une nombreuse assemblée composée des habitants de la ville les plus recommandables par leurs lumières, leurs vertus et le rang qu'ils y tenaient : *Sapientissimorum et humanissimorum virorum consessus*. Dans l'une de ces harangues, l'orateur s'attache à prouver que la ville des Mées ne devait pas être close de murailles : *De non cingenda moenibus urbe*, tel est son titre et le sujet sur lequel s'exerça l'orateur.

Ses principaux motifs sont l'extrême misère où la ville avait été réduite par les dépenses énormes de la guerre, les contributions ordinaires qu'il fallait payer, les fréquentes incursions des ennemis et les pertes immenses qu'essuyaient les habitants par la dissolution et la méchanceté des gens de guerre, au point qu'ils étaient forcés de vendre leurs propriétés, d'abandonner leurs femmes et leurs enfants, et, errants çà et là dans les bois et les campagnes, couverts de haillons sales et dégoûtants, qui rendaient leur aspect effroyable, chercher leur subsistance par des moyens extraordinaires et inouïs.

L'orateur fait encore valoir une infinité de raisons à l'appui de son opinion, telles que la localité de la ville, le torrent qui la traversait

et le prolongement de ses nouvelles rues qui rendraient l'enceinte si difficile que tous les impôts d'une riche province ne suffiraient pas. Il cite ensuite l'exemple d'anciennes villes, telles que Troie, ce boulevard de toute l'Asie ; Carthage, la rivale de Rome, qui, quoique fortifiées par des murailles, avaient été obligées de subir la loi du vainqueur qui les avait enfin détruites, parce qu'elles avaient opposé une longue et forte résistance, au lieu que si elles avaient été ouvertes, elles auraient éprouvé toute sa clémence et subsisteraient encore.

Par la seconde harangue, qui a pour titre et pour sujet *De cingenda moenibus urbe*, Elion de Trimond soutient l'affirmative de la question proposée. L'auteur s'attache à détruire tous les arguments du jeune orateur qui venait de soutenir la négative. Il lui adresse des apostrophes toutes plus pressantes. « Tu avoues, lui dit-il, que la République est affligée d'une blessure mortelle, et tu défends de lui appliquer les remèdes qui pourraient la guérir. Tu traces un tableau pompeux et détaillé de la misère des citoyens, et tu t'opposes à leur soulagement. Crois-tu que leur pauvreté puisse être soulagée par une autre pauvreté ?... Tant que notre ville sera ouverte aux sicaires et aux voleurs, nous serons en proie à toute sorte de maux. »

Plus bas, il lui dit que sa jeunesse pourrait faire excuser ses faux raisonnements s'il n'avait avancé beaucoup d'absurdités. « Telle est celle que la fortification de la ville nous serait très nuisible, parce que les villes fortifiées, après avoir été très souvent exposées à soutenir de longs sièges, sont prises, pillées et entièrement détruites après le pillage ; parce que leurs concitoyens éprouvent toutes sortes de cruautés ; leurs champs sont abandonnés et sans culture, et les agriculteurs souffrent beaucoup de maux ; parce que, dis-tu, il faut monter la garde, faire des patrouilles continuelles, placer des sentinelles militaires et avoir des garnisons ; tu te perds dans beaucoup d'autres raisonnements qui non seulement sont contre toi, mais sont contraires à l'ordre naturel des choses et à l'opinion commune : car ce qui conserve les hommes, tu prétends que c'est ce qui les perd... Ce qui les couvre de la plus grande gloire, tu avances qu'il faut l'éviter : tu va comparer les plus petites choses aux plus grandes. Les Troyens, dis-tu, périrent parce qu'ils habitaient une ville close de remparts et bien fortifiée. Dis plutôt que c'est l'enlèvement d'Hélène qui entraîna leur ruine, et que cet attentat souleva tous les princes de la Grèce qui assiégèrent la ville avec des armées nombreuses, et que si cette ville n'eût été fortifiée par des tours

très élevées, des fossés très profonds et des murailles très épaisses, elle eut été détruite du premier abord : car, si les habitants résistèrent courageusement à un siège de dix années, ils pouvaient sauver leur ville s'ils avaient réuni la prudence à la force et au courage. Les Carthaginois n'auraient pu non plus résister si longtemps aux forces des Romains si leur ville n'avait pas été si bien fortifiée.

«Vois les habitants de Sisteron, que tu as cités pour exemple : ne sont-ils pas plus riches et plus heureux que nous, quoique leur ville ait été assiégée deux fois. Demande aux peuples, nos voisins, qui habitent des villes bien fortifiées, s'ils aimeraient mieux être opprimés par les excursions journalières des ennemis que d'avoir la ridicule crainte de tomber entre leurs mains ? D'éprouver à chaque instant l'audace et les forfaits des soldats, que de faire la garde sur les remparts deux fois la semaine ? D'être lâchement assassinés dans leurs maisons par l'ennemi, que de chercher une mort glorieuse en combattant pour leur patrie ? D'avoir sans cesse dans la ville des ennemis acharnés qui les chassent de leurs maisons, les meurtrissent de coups, les dépouillent de leurs biens, que de retenir quelques-uns de leurs concitoyens pour défendre leur ville ? »

Après avoir ensuite comparé la situation de notre ville, ouverte de tous côtés à l'ennemi et exposée à tous les dangers de ses irruptions, avec celle des villes closes, l'orateur continue son parallèle et dit : « Nous, obligés d'abandonner

nos maisons, nos femmes et nos enfants, frappés de terreur, nous courons à travers les montagnes et les précipices, accablés par le froid et par la rigueur des saisons, *nous comptons les étoiles, sidera numeramus*. Eux, au contraire, couverts de leurs armes, attaquent l'ennemi ; ils combattent pour la liberté de leur patrie : s'il arrive qu'ils succombent dans un combat si louable, pour le sacrifice de cette courte vie, ils laissent aux siècles futurs une mémoire éternelle de leur nom qui illustre longtemps leur famille. »

La suite de cette harangue contient un tableau touchant des calamités de toute espèce auxquelles ce pays était alors en proie : viols, meurtres, pillages, il n'est sorte d'oppression et de cruauté que les habitants n'eussent à redouter.

« Vous auriez évité ces malheurs et ceux qui menacent notre ville, dit Trimond à ses auditeurs, si elle était défendue par des murs. Une nombreuse jeunesse, qui a péri dans les combats, vivrait encore et nous garantirait de nouveaux malheurs... Les brigands se sont emparé de nos biens, ils nous ont chassés de nos maisons et s'en sont rendu maîtres... Et lorsqu'ils se gorgent de nos fruits, nous sommes obligés de vendre nos propriétés pour nous procurer quelque subsistance, et même nous ne trouvons pas à nous en défaire à vil prix... C'est pour des assassins et pour les hommes les plus scélérats,

et qui de jour en jour le deviennent davantage, que nous conservons nos biens. Tous les instants de la journée sont marqués par de nouveaux forfaits, par de nouveaux larcins, de nouveaux brigandages, de nouvelles cruautés. De tous côtés, nous sommes environnés de terreurs, de dangers et menacés même de la mort... Combien de fois de nombreuses armées d'ennemis ont hiverné dans cette misérable ville ? Combien de fois ont-ils enlevé vos fortunes, emporté votre blé, répandu votre vin ? Combien de fois, dans leur rage féroce, ont-ils foulé aux pieds ce qu'ils ne pouvaient dévorer ou emporter avec eux ?... En vérité, si cette ville pouvait parler, elle nous reprocherait notre folie ; les pierres même nous accuseraient ; les animaux, privés de raison, nous déclareraient indignes de la vie. Tout le monde sait que les dégâts et les maux que les militaires nous ont occasionnés auraient suffi pour élever dix fois nos murs.

« Rien de plus facile que de fortifier notre ville, et surtout la partie du côté de Sisteron, en détruisant celle à l'opposite. Un immense rocher en rend un côté inexpugnable, l'autre pourrait être aisément environné d'un fossé large et profond où l'on dériverait sans peine toute l'eau qu'on voudrait. Ne craignez pas qu'on pût nous attaquer du côté de la montagne si des tours très élevées étaient construites le long du torrent, ni qu'on pût lancer des pierres sur la ville du haut du rocher si une citadelle bien fortifiée était établie sur son sommet... En effet, vous avez beaucoup d'ouvriers propres à ces travaux, que vous êtes forcés d'envoyer aux camps de vos ennemis pour travailler à leurs fortifications. Vous avez des forêts immenses, qui peuvent vous fournir les poutres et tous les bois de charpente nécessaires. Vous avez les bois et les pierres

propres à faire la chaux pour construire vos murs. Il ne vous manque rien de ce qui est nécessaire à cet ouvrage, et si vous en avez la volonté, vous possédez tous les moyens de l'amener à sa perfection. L'exemple des Dignois et des autres peuples, nos voisins, doit vous engager à le commencer. Si, retenus comme vous par une crainte qui a entraîné tous vos maux, ils eussent laissé leurs villes sans murs et sans fossés, et qu'ils eussent restés ainsi à la merci de leurs ennemis, ils auraient été, comme vous, réduits à la misère et à toute sorte de calamités, et cependant, vous les voyez abonder en biens et en richesses de toute espèce.

« N'attendez pas les secours étrangers que vous vous promettez de la province : vous devez plutôt attendre votre salut de vous-mêmes que des autres ; vos propres moyens peuvent vous suffire... En effet, notre territoire est si fertile, si productif, qu'aucun de ceux de la Provence ne peut lui être comparé pour la fécondité de ses champs, pour la variété de ses fruits, l'étendue de ses pâturages et l'abondance de toutes ses productions ; en un mot, il n'y aurait aucune ville où l'on put vivre plus commodément que dans celle-ci si les rapines cessaient pendant trois ans. »

L'orateur, après avoir prouvé l'impossibilité de vivre dans une ville ouverte aux ennemis extérieurs et aux ennemis domestiques, et où les mauvais citoyens étaient à l'abri de toute poursuite, fait une peinture vive et éloquente de la dissolution et de la corruption des jeunes gens de ces temps-là, qui pourrait servir à faire des applications justes de ce que nous avons vu à certaines époques de notre Révolution.

« Nous avons, disait-il à ses auditeurs, qu'il qualifie très éclairés, ornatissimi, nous avons des jeunes gens perdus et corrompus qui parcourent en armes nuit et jour la ville ; qui joignent l'outrage à la raillerie envers tous les habitants, et leur intentent les procès les plus injustes ; qui se sont familiarisés avec le vol, le meurtre, le sang et tous les crimes, et s'y livrent avec impunité ; qui ne veulent recevoir aucune remontrance de leurs parents, aucun avis de leurs amis ; que vous ne pouvez contenir ni par la crainte, ni par les supplices, ni par aucune punition. Combien d'attentats à la pudicité des femmes ? Combien de meurtres et de vols ? Combien de forfaits inouïs se commettent chaque année dans notre ville, par la seule raison qu'après que le crime est commis on peut sortir, à toute heure, de la ville et y rentrer avec tout le monde, sans crainte du châtiment ? Combien de citoyens, de retour de leur souper ou de leurs affaires domestiques ont été cruellement massacrés pendant la nuit, dans les coins de rues qui sont sans cesse infestés d'hommes armés et cuirassés ? Combien de séditions excitées parmi les citoyens que vous n'avez pu calmer ? Combien de brigandages dont vous n'avez pu arrêter les auteurs ? Mais il serait trop long de faire l'énumération des maux dont a été affligée cette malheureuse ville dans laquelle, pour le dire en un mot, les citoyens ont à redouter les citoyens ; et les maîtres, les domestiques. Mon cœur est si navré de douleur, en prononçant ces mots, que je ne puis contenir mes larmes. Ô nos sages pères ! si vous viviez encore et que vous fussiez témoins de tant de calamités ; si vous voyiez cette république plongée dans la plus affreuse misère (quoique vous nous l'ayez laissée moins considérable, mais exempte de tous maux), vous nous reprocheriez amèrement, et

avec raison, notre imprudence de la laisser ouverte à tout venant. Il est vrai que nous portons la peine la plus dure de notre inconsidération [sic]... Ne différez pas plus longtemps, pour votre salut, pour celui de vos enfants, pour le rétablissement de la république, de démolir ces maisons qui ont si longtemps subsisté pour votre malheur et pour l'avantage de vos ennemis ; de faire à votre liberté le sacrifice d'une partie de ces richesses que vos ennemis vous enlèvent avec la vie. Pourvoyez à votre sûreté lorsque vous en avez encore le pouvoir et les moyens, et que la nécessité vous y force. Vos ennemis tiennent en leur puissance la république qui doit vous être plus chère que la vie ; ils tiennent vos fortunes et les richesses que vous avez amassées avec tant de peines, de soins et de veilles ; ils tiennent votre liberté pour laquelle nos sages aïeux ne craignaient pas de mourir ; ils tiennent vos têtes et vos jours qui ne peuvent être en sûreté qu'avec des murs. Ce n'est qu'en élevant des murs que vous pouvez relever vos concitoyens abattus ; ce n'est que par des murs que vous pouvez vous mettre à l'abri des brigandages ; ce n'est que par des murs que vous pouvez bannir la pauvreté de votre ville ; ce n'est que par des murs que vous pouvez venir à bout de délivrer la république des dettes dont elle est accablée, rétablir votre ville opprimée ; ce n'est que par des murs que vous pourrez vous conserver vous, vos enfants et vos fortunes. Ce n'est qu'avec le secours de ces murs que vous pourrez exercer la justice dans votre ville, punir les coupables, châtier les méchants. Avec des murs, vous pourrez habiter vos maisons avec sécurité, et conjurer de nouveaux orages. Car, croyez-moi, le mal fait plus de progrès que nous ne pensez ; et si les malheurs passés ont été affligeants, ceux dont nous sommes menacés seront sans doute insupportables, si le Dieu tout-puissant et très grand qui gouverne

tout par Sa providence ne se laisse toucher par les larmes des bons. Elevez donc en toute diligence ces murailles si nécessaires, si utiles, si salutaires. Que si, comme je l'espère, par votre sollicitude, vous arrachez cette ville des mains des scélérats, vous la délivrez du joug des méchants, vous la préserverez de sa ruine, vous opérerez son salut, et la postérité reconnaissante conservera un éternel souvenir de ce grand bienfait. »

Quoique les deux harangues dont nous avons traduit les principaux passages, par leur étendue et l'on peut dire leur prolixité, passent les bornes de cet ouvrage, cependant nous pensons que plusieurs de nos concitoyens seront bien aises de les lire dans la langue qu'elles ont été écrites. Cette lecture pourra les mettre à portée de juger par eux-mêmes de l'état où étaient les lumières dans ce pays au XVIIe siècle. Ils verront que nos pères, à cette époque, se nourrissaient de la lecture des bons écrivains latins, et que leur langue devait être familière à beaucoup d'entre eux. Ce n'est pas que ces harangues de Trimond puissent passer pour des chefs-d'œuvre d'éloquence, et qu'elles soient exemptes de défauts, car on peut reprocher à l'auteur quelques idées triviales, beaucoup de répétitions, de redondances de mots qui rendent souvent son style languissant et mou ; mais on y trouve en général de l'élégance et de la facilité. On voit qu'il avait choisi ses modèles dans l'Antiquité, et que Cicéron surtout était

celui dont il avait pris à tâche d'imiter la diction. Ces deux morceaux enfin, tels qu'ils nous sont parvenus, sont un monument peu commun pour ces contrées des progrès des sciences dans un siècle où elles étaient encore circonscrites dans des bornes fort resserrées.

Un autre motif qui nous engage à offrir ces harangues à la curiosité des lecteurs, c'est qu'elles nous retracent la peinture fidèle des mœurs de ces temps déplorables et des calamités en tout genre sous lesquelles nos aïeux gémissaient alors. Le recueil imprimé qui contenait ces harangues est devenu si rare qu'on n'en trouve plus aujourd'hui d'exemplaires. Les voici d'après une copie manuscrite que nous nous sommes procurée. Nous y joindrons aussi trois pièces en vers latins qui terminent le recueil, et qui sont à la louange de Trimond et de sa patrie, suivant l'usage de ce temps. C'était une espèce de passeport pour le livre.

*ELIONI TRIMUNDI AD MEDIENSES ORATIO DE
NON CINGENDA MOENIBUS URBE. NOBILISSIMO
VIRO LUDOVICO DE LATIL, DICATA, QUOE A
JOSEPHO, SUMMI ILLIUS VIRI NATO... HABITA EST*

*Jus societatis humanae exigit, viri sapientissimi, ut
si quid sit, quod sine nostro periculo, aliis prodesse
possit, id omne ad communem utilitatem libentissimè
conferamus. Quapropter natura rerum omnium parens
sapientissima, praeter ea quae communia procreavit,*

quaedam mentibus hominum insequitur, quibus non solum ad amicorum commodum, verum etiam ad universorum salutem nullo discrimine uti licet, inter quae, ne reliqua quae sunt penè innumerabilia consector, utile consilium jure et merito primum locum obtinere videtur. Ipso etenim non homines tantùm nobis charissimos, miseris atque calamitatibus oppressos consolari, vel ad pristinos honores restituere, sed etiam barbaros et nobis ignotos infinitis periculis, absque nostro detrimento prohibere possumus. Quod cum ita sit, nullus vestrùm mirari debet, quae causa fuerit cur ego hodiernâ luce apud doctissimos indoctus atque parùm in publicis negotiis versatus, pro republicâ dicturus accesserim : praesertim vero, cùm de omnium civium salute, de fortunis, de libertate, de civitatis nostrae instauratione hodiè apud vos decernendum sit ; quam non consilio juvare tantùm, nec pro illius statu fortunas solùm et liberos, verùm etiam salutem suam sapientissimus quisque in discrimen adferre debet. Igitur cum vos omnes, viri aequissimi, in quorum manibus ac prudentiâ omnis nostrae reipublicae salus sita est, hoc in loco congregatos intuear, ut aliquod de muniendâ civitate nostrâ saluberrimum consilium capiatis, quid de hâc re censeam, amore patria excitatus, breviter aperiam. Quamobrem primum videndum est vobis, viri prudentissimi, omnium ne facultates eos immensos sumptus, quos in costruendis moenibus oportebit impendere, hoc miserrimo tempore ferre possint, an suscepta moenia cum maximo civium detrimento, ad fastigium perducipoterunt, et an futurum sit in hoc opere aliquod malum inexpiabile, quo perpetuo reipublicae salus in discrimen vocetur et optata tranquillitas civium perturbetur : et quamvis animum hujus rei magnitudo deterreat, me tamen reficit et recreat tot sapientissimorum et humanissimorum viroculum

consensus amplissimus, qui profecto nec sapientiae suae putarent esse, quem civem utilitas reipublicae ad dicendum impulit, non pacatis et tranquillis animis audire : nec humanitatis, si quid jejunè et pueriliter à me dictum fuerit, non ignoscere adolescentiae meae.

Moenia si ante afflictas et attenuatas opes nostras exaedificare curavissetis, non erat dubitandum, clarissimi viri, quin omnes cives, si natura loci permisisset, uno consensu hoc vestrum consilium approbassent, neque desperandum fore, tot declinatis cladibus, aliquem meliorem statum civitatis. Nunc vero cum per multos annos improborum atque sceleratorum libido summas fregerit attriveritque fortunas nostras, quis est qui non videat extremâ paupertate oppressam rempublicam suis facultatibus tam immensum aedificium non posse suscipere ? Domi est summa paupertas, foris aes alienum quod cum vobis pecunias ab hostibus impositas, non possetis vectigalibus urbis clargiri, saepissimè coacti fuistis et adhuc singulis diebus cogimini, cum maximo reipublicae detrimento undique conflare ; quoquidem aere alieno, temporis et sceleratorum culpa, liberi vestri, ne dicam vos, nuliâ ratione sese explicare poterunt. Crescit in dies malum et hominum improbitas : crescit penuria et rerum egestas : crescit fames et frumenti caritas : crescit miseria et civium paupertas, propter crebras hostium incursiones, propter frequentes bonorum direptiones, propter immensas depredationes, propter assiduas fortunarum jacturas, quas singulis horis malitiâ et libidine militum patimur. Et tantum abest ut possint cives pro erigendis muris, civitatis pecunias profundere, quin potiùs omnes ferè ad unum cogantur res proprias et possessiones alienare, uxores et liberos desertos relinquere, et fusi per agros atque palantes, situ et

squalore horridi, victum inusitatis rationibus quaeritare, cum non solum ad id miseriarum redigantur, ut militibus fortunarum dent quantum habent, sed quantum coguntur. Hoc testatur ingens liberorum numerus quos rei frumentariae ad summam inopiam adducti parentes, non sine lacrymis cogunt mendicare : testantur tumultus qui singulis horis ante fores vestras, pauperum multitudine excitantur : testantur, inquam, agricolarum conquestiones, matrum familias lacrymae, puerorum gemitus, qui omnes ad vos supplices manus tendunt, vestramque misericordiam subnixi efflagitant. Cum lacrymis universi à vobis petunt, ut suis miseriis finem aliquem imponatis, ut summam paupertatem vestram benignitate sublevetis, ut tot tantisque calamitatibus subveniatis. Nunc profecto, viri humanissimi, debetis potius afflictis civibus vestras divitias elargiri, quam pecunias pro munitione urbis ab illis exigere. Seriùs quàm oportuisset caepissetis asperos rerum eventus timere, adversos fortunae flatu reformidare, vestris rebus consulere. Nam eversis civium fortunis, omnibusque commodis sublatis, non est quod conemini (ut jactatur communi proverbio), aut nudo vestimenta detrahare, aut ex pumice aquam elicere. Quamobrem non est quod putetis vos posse hâc ratione susceptis malis aliquod remedium afferre, nec minus futuris miseriis occurrere. Nam quamvis in his asperitatibus rerum, et angustiis temporum, per fortunas vestras urbem vallo et fossâ cingere liceret, situs tamen loci operis perfectionem impediret. Nam nimia licentia civium in aedificandis aedibus effecit ut quod suâ naturâ munitissimum erat, jam nullâ hominum industriâ muniri posit, nisi velitis aut immensum infinitumque opus suscipere, aut evulsâ maximâ civitatis parte, praeteritorum malorum memoriam, nobis bonorum jacturis refricare, et susceptis cladibus

alias longè gravissimas addere. Vel enim oportet universam civitatem moenibus et fossis ex omni parte circumdare, vel sublatis aedibus egregio artificio cum maximis sumptibus olim aedificatis, tuguriola et casas vallare ; quod si totam urbem muris et vallo desideratis firmare, praeterquam quod non afflictæ unius civitatis fructus, sed ne florentis quidem provinciae vectigalia sufficerent, immensa operis moles efficiet, ne posteri vestri unquam egregiè munitam urbem videant. Nam tam longè latèque patentem urbem munire : aedes tam iniquo ordine dispositas, atque adeo sejunctas moenibus saepire : tot difficultates superare, quot ingens mons, urbi imminendo : rupes altissima, volventibus saxis tecta infringendo : impetus torrentis, urbem intersecando afferunt : tot arces struere, tot turre erigere, tot aggeres opponere, tot militum praesidia collocare, quot ex utrâque parte in extremis montibus, ad repellendos hostium accessus oporteret, profecto sine maximis opibus et infinitis annis nuliâ ratione poteritis. Si vero sublatis iis omnibus impedimentis et prostratis aedibus quae opus retardarent, urbem vestram quae non oppidi speciem, sed amplissimæ civitatis prae se jam ferre videtur deformare, et in oppidum quoddam vultis redigere, utilius erit, viri integerrimi (gravè dictu est, sed dicendum tamen), utilius, inquam, miserrimos cives contrucidare, quàm si, post tot clades susceptas, post tot bonorum jacturas factas, ubi caput reponant etiam auferatis, et sub dio cogatis requiescere. Nam si omnem instaurandæ familiae spem tollatis, quae sola eos in his miseriis consolatur, vitam tantum relinquatis, procùl dubio gratius illis erit, si ipsam vitam cum omnibus animi et corporis anxietatibus, uno dolore ademeritis : atque ita urbem munitam sine domibus, et civitatem absque civibus habebitis. Itaque, viri praestantissimi, cùm vestrum sit rempublicam

instaurare, non dissipare, cives reficere, non opprimere, diligenter vobis considerandum est quid cives sustinere, quid pati, quid hoc tempore efficere possint, aut debeant, ne quid inhumanè crudeliterve fiat. Non quod vos crudeles dicam (quid enim minùs vestrae dignitati convenit) sed pertimescendum est ne, si, ita rebus afflictis, desperatos cives in tantas angustias redigatis, aliquod infandum scelus aggrediantur, ne (quod periculosius est) fiat tumultus populi, ne qua excitetur seditio ; nam nullum est tam atrox ac gravè facinus, ad quod suscipiendum non fames et rerum egestas homines impellant ; quod vos merito anxios et sollicitos habere debet et animos vestros à tam pernicioso opere deterrere. Praesertim vero cùm vestrùm nemo sit, quin intelligat hujus urbis munitionem quae non possit absque maximo detrimento civium suscipi, funestissimam pestem nobis omnibus allaturam ; nec enim dubium est quin si moenia urbis conderemus, acerbioresset futurorum expectatio, quàm praeteritorum malorum calamitas. Quod facilè aliarum civitatum exemplo colligere possumus. Omitto Trojam, quondam totius Asiae columen ; omitto Carthaginem olim populo romano importunissimam ; omitto infinitas alias florentissimas civitates, quae tùm longâ obsidione oppressae, tùm ad summam frumenti penuriam adductae, tandem flammâ et ferro funditùs sublatae fuere : quae omnes adhuc starent, nisi fortitudine murorum fretae, sibi multarum gentium inimicitias conflavissent. A finitimis civitatibus et vicinis populis exempla faciliora sumam : quorum clades si cum nostris miseriis conferre voluerimus, procul dubio nos illis multo feliciores judicabimus. Quodnam genus mali, per Deum immortalem ! in hâc totâ rerum universitate reperitur, quod non homines qui septas et munitas civitates incolunt, experiantur ? In perpetuo timore et

vitae discrimine versantur, perpetuis miseris, et calamitatibus agitantur. Nam etsi ab armis receditur, suis sumptibus tamen militum praesidia in urbe retinere coguntur, perpetuas excubias agere, frequentes stationes militum collocare, ne fortè per insidias, omnibus quiescentibus, repentino hostium adventu (ut in tali re fieri solet) civitas expugnetur. Nos vero vacui omni timore, liberati omni militum importunitate, in summo otio tranquillè vivimus. Et quamvis infinita mala, dùm in his partibus excitatur belli tumultus, armatorum scelere et audaciâ cogamur pati, non ob id tamen agricultura deseritur, non pecora in agris relinquuntur, non tot insidiae nobis struuntur, non tot caedes, non tot incendia et conflagrationes in bonis nostris toleramus. Nunc timemus, viri optimi, ne nos incautos et imprudentes, hostes domi deprehendant ; illi, ne in potestatem inimicorum civitas incidat ; nos, ne fortunas et opes amittamus ; illi, ne vitâ et opibus priventur ; nos, ne domibus ejiciamur ; illi vero, ne armis et incendio prostratâ civitate, in perpetuam servitutem cum liberis et uxoribus redigantur. Nos, dùm instauratur bellum, liberè hùc atque illùc vagamur et quascumque volumus civitates petimus ; illi vero, modo obsidione premuntur, modo frumento et aquâ prohibentur, modo agros incultos, et vineas agrestes relinquere coguntur. Quod si accidat, ut hostes oppida proxima occupent, ut saepissimè sistaricensibus, digniensibus, aliisque nobis finitimis populis nostro tempore contigit, quanto timore correptos esse cives arbitramini ? quanto metu perterritos ? quanto terrore percussos ? quoties fama adventantis hostis urbem replet ? quos conspicati cives certatim ad arma concurrunt, alii muros ascendunt, alii custodias in turribus collocant, alii foràs portis erumpunt, hostes insectantur, si mutuis telis confodiunt, vulneribus

conficiuntur : aliquando hostium insidiis interclusi, contrucidantur. Rustici vero repentino inimicorum adventu perterriti, opus relinquunt : quorum alii per agros ab hostibus decepti, crudeliter interficiuntur, sauciantur alii, alii vero funibus devincti trahuntur. Tunc incenduntur villae, spoliantur rura, fructus rapiuntur, omnia deniquè unâ militum excursione miserrimè vastantur. Quâ re cognitâ inter cives ingens clamor exoritur. Tunc mulieres demissis capillis, dilaniato vultu, per urbem vagantur, ad coelum manus tendunt, vastis gemitibus omnia complent : aliae mariti, aliae fratrum, aliae filiorum casum deflent : deniquè tantos luctus undiquè urbs excipit, ut ab hostibus eo vestigio capta vieatur. Quod si fortè accidat, ut vi expugnetur civitas, quod, Deus immortalis ! genus crudelitatis praetermittitur ? Stupra committuntur, rapiuntur virgines, fana spoliantur, aedes diripiuntur, liberi interficiuntur in matrum complexu, mariti in uxorum conspectu, omnia deniquè flammâ, cruore, cadaveribus, armis et gemitibus implentur. Ii sunt fructus quos moenia civibus afferunt, eae utilitates, haec salus, haec commoda, quae, septâ civitate nostrâ, adipisceremur, quae miseri cives post tot miserias pro praemio obtinerent. Quamobrem, viri clarissimi, quid vestrae dignitati, quid famae, quid existimationi conveniat animadvertite. Quod consilium pro reipublicae salute, pro omnium civium tranquillitate et libertate hodiè suscipiendum sit studiosè perpendite, ne, dùm putatis acerbos miseriarum fluctus qui in nos à longo tempore redundarunt sistere posse, in longè saevissimas atque turbulentissimas procellas et tempestates incidamus. Primùm dissolvite aere alieno rempublicam, antequàm de construendis moenibus quidquam cogitetis ; moerentes cives consolamini, antequàm eos decumis et vectigalibus sollicitetis :

*laborantibus agricolis succurrite, antequàm eos novis
miseriis obruatis. Diligenter considerate, quaeso, quàm
difficilè sit hoc opus, cum tantâ paupertate civium
suscipere, quàm arduum perficere, et quàm periculosum
perfectum custodire. (xxx).*

ORATIO SECUNDA

De cingendâ moenibus urbe

*NISI vestra singularis prudentia mihi nota esset, viri
amplissimi, vererem equidem ne ingenui adolescentis
oratio, qui primus in hâc tantâ celeberrimorum civium
frequentiâ ; orandi facultatem obtinuit, animos vestros
à suscepto consilio deterrisset, urbisque nostrae
non minùs necessariam, quàm utilem munitionem
quodammodo impedisset. Sed cùm satis compertum
habeam, quantâ quisque vestrùm ingenii solertiâ
in discernendis rebus sit praeditus, non dubito quin
omnes rationes quibus ipse vobis omnibus conatus
est persuadere afflictam atque prostratam civitatem
nostram minimè instaurandam et reficiendam esse,
tanquam saluti reipublicae perniciosissimas rejiciatis.
Nam quid aliud est dicere nequaquam vallo et fossâ
contra sceleratorum impetus, cingi debere civitatem,
quàm velle ipsam semper dissipatam atque vastatam
jacere et miserimos cives infinitis calamitatibus
oppressos, in perpetuis periculis et manibus inimicorum
versari ? Praesertim vero cum hoc unum, hi stot
incommodis remedium adhiberi possit : quod quidem
praetermittere, summum esset facinus, et ipso non uti,
dùm cogimur, extrema dementia. Nam quis est vestrùm,
viri prudentissimi, qui non illum amentem, sceleratum,*

et tanquam sui ipsius homicidam existimaret, qui expositus ferocissimis fluctibus maris, vi tempestatis, fractâ navi et desperatis rebus omnibus, unius tabulae extremum subsidium contemneret ? Potissimum si certo sciret illius auxilio, licet cum maximo labore, se tam praesenti vitae periculo liberaturum et amissas merces, aliasque longè pretiosissimas consecuturum. Quod si merito illum improbum et insanum judicaretis, quanto majori scelere et amentia vos dignos homines existimarent, si hoc turbulentissimo tempore vestrum omnium ac reipublicae desperatâ salute, hoc supremum murorum perfugium recusaretis ? Cum facilè eâ solâ ratione possitis, non solùm vos ipsos, fortunasque vestras furentibus undis pelagi leberare, verùm etiam universos cives teterrimis monstris marinis, quae jam caput illorum suis rapacissimis faucibus inclusum tenent, atque infinitis procellis et tempestatibus concussam reipublicae navem è periculosissimo naufragio, in portum salutis deducere et in pristinum statum restituere : quod paucis ostendam, si priùs omnia argumenta, quae iste adolescens, non tam vos decipiendi studio, quàm tenerâ aetate et immaturo judicio ipse deceptus attulit, nugatoria esse ostendero. Verùm peto à vobis, viri integerrimi, ut me dicentem ita audiatis, ut partim me dicere pro republicâ, partim pro vestrâ utilitate existimetis. Nam reipublicae sublevandae et salutis omnium causâ, fateor equidem me magnum et perdifficile suscepisse onus, verumtamen dignum in quo omnes nervos ingenii atque industriae meae contendam ; quod quidem si vos, ut spero, aliquâ ex parte allevabitis, feram facilè, viri optimi, et quod suscepi alacriter persequar. Te quoque bone adolescens, quaeso, ut me ita attentè tuas rationes refutantem audias, ut quàm nugatoria et exiles fuere facilè possis intelligere.

Moenia, inquis, cives ante vexatam rempublicam et afflictas fortunas suas debebant erigere : sed jam eversâ republicâ et dissipatis rebus omnibus illa velle educere perniciosissimum universis civibus esset : ecquis hoc non solùm negaret, sed etiam ridiculum esse ostenderet ? hoc argumentum fortè, tanquam omnium validissimum, in principio collocare voluisti, ut facilius reliqua, quae nugatoriè attulisti approbarentur : sed quàm sit absurdum et infirmum respice. Quid enim aliud est, quam si diceres periculosissimis morbis nulla esse adhibenda remedia ? aegrotos de quorum salute ferè desperatum est, sine ope, sine auxilio, sine adjumento aliquo deserendos esse ? Dùm adhuc esset illaesa respublica nullisque rebus maximè laboraret quibus maximè mederi oportuisset, curari à civibus debuisse significasti : nunc vero infinitis vulneribus graviter affectam, non sanari debere ausus es dicere. Quid absurdius ? quid stultius ? qui ab opinione omnium remotius dici vel excogitari posset ? Docet enim ratio ut infirmos curemus, non sanos : ut res afflictas et prostratas reficiamus, non stabilitas et confirmatas. Quond si sani medicinam desideremus, quarè aegri recusabimus ? Vide quàm secum pugnancia dicas ! Lethale vulnus reipublicae ostendis, sed remedium applicari vetas : miseras et calamitates civium recensens, sed ipsos juvari interdicas : dissipatam civitatem significas, eam tamen recreari non permittis. Qua mob causam non debent erigi moenia ? quia, inquis, cives summa paupertate opprimuntur, fateor : grandi aere alieno est onusta respublica, concedo : crescit in dies singulos hominum nequitia, et rerum agestas, non inficior ; itaque non possunt cives ita attritis fortunis hoc opus suscipere : non possunt ? quando igitur poterunt ? putasne paupertatem civium,

aliâ paupertate sublevari posse ? Rempublicam aere alieno dissolvi si novum semper, ut tu ipse fateris, cogamur contrahere ? ipsam sanari, nisi remedium adhibeatur ? ipsam instaurari, si quotidie novae clades acceptis stragibus incurrant ? prius necessè est tollantur causae antequam ipsarum effectus. Ne permittas latrones urbem ingredi, et statim tollentur depraedationes : ne des ingressum civitatis sceleratis hominibus, et non committentur scelera : ne sinas fructus civium à militibus rapi, alibi asportari, profundi, et subito cessabit frumenti et aliarum rerum penuria. Nam quamdiù sicariis, et praedonibus nostra patebit civitas, tandiù omni malorum genere torquebimur. Quod ante oculos omnium versatur, exponis, quod vero in occulto latet, non explicas. Populatam, vexatam et afflictam esse rempublicam significas, sed nihil novi recensens, hoc nullus ignorat, hoc omnes (quod utinàm verum non esset) sentimus. Omnes pauperum multitudinem vident, tumultus ab illis excitatos audiunt, lacrymas mulierum, gemitus puerorum et conquestiones agricolarum intelligunt. Sed undè haec omnia oriantur, vel quomodo his tot miseris occurrere oporteat, quod multis incognitum est, nec verbum quidem facis. Imo vero, dices, nam significavi divitum largitate, substentari debere fame et inedia oppressos. O salutiferum consilium ! esset ne hoc nostris vulneribus mederi ? imo potius ea exulcerare, quae numquam sanari possent. Nam si divites (si tamen aliqui, his luctuosissimis temporibus, in nostrâ civitate reperiantur) vellent suis fortunis immensam civium egestatem sublevare, oporteret omnes agros, et patrimonia viritim dividere : atque ita maturius in tot partes divisae facultates nostrae consumerentur et civilibus discordiis agitate respublica, citius corrueret. Subveniunt quidem, et opitulantur qui possunt egenis hominibus :

arbitrarisne adeo crudeles atque inhumanos esse cives, ut alios antè fores suas fame perire permittant ? Sed ob id cessat ne fames et summa rerum inopia singulis annis infelices ac miseros cives sollicitare ? erras turpiter, erras : haec omnia mala sine moenibus evitari non posse vides. Nam nihil est quod plus civibus prodesse possit quàm murus, quod iis optatius esse debeat, aut saluti reipublicae accomodatius. Quos tamen muros cives non posse aedificare defendis, cùm tamen cogantur praedia et possessiones vendere, ut non ea quae habent, sed quae praedones petunt solvant, et adhuc sine spe salutis patriam, familiam, et omnia relinquere, ut alibi alienâ misericordiâ vivant. Ecquid à sano iudicio remotius videri posset, quàm pro hostibus patrimonia sua velle amittere, et pro suâ salute illorum fructus nolle impendere ? hoc quidem ex te ipso dicis, nam profecto nullus est tam amens, tam insanus, tam imprudens, tam dissoluto animo, qui non malit pro re tam necessariâ, vestes quibus singulis diebus utitur vendere, quàm semper aliorum cupiditati obtemperare, et inter tela inimicorum perpentuo versari. Non recusabunt igitur ii quibus adhuc possessiones restant, qui fructus maximos (quibus non frui licet), ex suis praediis singulis annis recipiunt, eos semel pro vitâ, et reliquis fortunis consumere. Hoc non negas. Quid aliud igitur dicis ? nos seriùs quàm oportuisset coepisse rebus nostris consulere ? fatemur, nam tui similes patres majoresque nostri impedivere ; quibus quidem neque voluntas, neque consilium, neque potestas hoc efficiendi defuit : sed pertinaciâ nonnullorum coacti, qui haec eadem ferè incommoda afferebant, id cum maximo omnium nostrùm detrimento relinquerunt, quod cum incredibili utilitate totius posteritatis volebant suscipere. Sed ob id sequitur nos non debere tandem aliquando sapienter aggredi,

quod tandiù imprudenter praetermissum fuit ? Visne ad aliud tempus munitionem urbis differri, cùm multo minor eam suscipiendi facultas civibus dabitur ? Nam si jam sunt afflictivi cives, quando recreabuntur ? Si dissipatae fortunae, quando reficientur ? Nisi aliquã ratione malitiae et audaciae hominum conemur resistere, quae quemadmodùm tu te fateris singulis diebus magis atque magis augetur : hoc necessario nunc debere fieri vides. Quare igitur negas tam necessarium et salutare opus nunc debere suscipi ? quia, inquis, vel infinitas aedes, easque amplissimas, cum maximo civium detrimento oportebit declere, vel rem immensam infinitamque suscipere : quia multa incommoda natura loci adfert. Intellego : nunc dicis aliquid quod ad rem tuam faciat : nam superiora tu quoque fateris ridicula esse, verùm haec pariter tu intelliges esse nugatoria. Ubi sunt aedes tam affabrè, et egregio artificio constructae ; ubi domus cum tantis sumptibus aedificatae (si unam vel alteram exceperis) quae si deturbentur, tam grave incommodum civibus incurrat ? Age nunc, significa munera, non video quid velis dicere. Sed demus plures esse, ut tibi assentiamur ; arbitrarissime tam imprudentes esse cives, ut malint vitam, liberos et facultates suas in manibus hostium relinquere, quàm casulas demoliri, quibus non ipsi utuntur, sed proditores ? vide quid cogites ? quid audeas coram sapientissimis viris dicere ? qui non solùm aedes mediocres quas habent, sed etiam amplissima palatia, si possiderent, funditùs delerent, ut sine periculo in patriã versari, et reliquis fortunis frui possent. Quas seditiones, quos tumultus, si nonnullae domus pro communi utilitate prosternantur, cives excitaturos commemoras ? quorsùm ? qua mob causam ? quia volumus paupertatem ex civitate nostrâ tollere ? crudelissimas manus hostium evitare ?

depredationes fugere ? vitae, utilitati et civium saluti consulere ? non : cur igitur ? quia sublatis aedibus, non habebunt cives ubi jaceant, iisque amissis, omnem recuperandae salutis spem simul amittent. Audite, viri sapientissimi, quod nullus vestrum excogitavit. Si corruant aedes aliquae, non reperient alias in quibus possint degere, si domibus vel potius tuguriolis priventur, privabuntur etiam spe instaurandae familiae. Videte singulare judicium oratoris ! arbitratur post erectos muros civitatis, nullas intra maenia remanere domos ad quas se recipere cives possint : putat in domibus sitam esse omnem spem recuperandi amissas fortunas : cum tamen ex illo fonte et siminario omnia nostra incommoda orientur. Nam si domus solo adaequatae essent, non tam frequentes milites haberemus, non tam assidui in hac civitate hostes essent. Noli de pauperibus conqueri, quos fere omnes intra muros aedes habere respicis, quas etiam reliquis civibus summo pretio poterunt tradere, pecunias ad suum usum convertere, et adhuc aliquam partem domus sibi retinere. Reliqui vero pro domorum jacturam ab aerario publico, juxta aequitatem aliquid recipient, atque ita securè in urbe habitare poterunt ; qui omnes homines facillè paupertatem suam se laturos putant, si omnis metis militum tollatur : et commodè, sublatis latrociniiis, labore suo possent vivere. Jam taces ? corruere omnes tuae rationes, nihil amplius habes quod contra afferre possis, nisi forte velis defendere (ut ii omnes sint testes imprudentiae tuae) quod inconsideratè attulisti : videlicet deformem civitatem futuram, si aliqua aedificia tollantur. Nam nihil respondeo ad eas ineptias quas de immensitate operis, de naturam loci, de difficultate suscipiendae et perficiendae munitionis proposuisti, ne majorem pudorem tibi injiciam. Est enim extremae dementiae,

ea in disceptationem adducere, quae neque fieri, neque ullam utilitatem, vel necessitatem afferre possunt. Nolumus enim nos super montes arces struere, quia non necessarium : turres erigere, quia non utile : universam civitatem munire, quia non possumus : torrentem intra maenia retinere, quia perniciosum esset : sed tantum urbis solum complecti, quantum utile et necessarium judicabimus, evulsis caeteris aedibus quae plus nobis nocere quam prodesse possent. Solent hoc facere peritissimi chirurgi in curandis vulneribus, ut si membrum aliquod putridum corpori inhaereat, ferro rescindant, ne illius membri faetore et corruptione totum corpus corrumpatur. Quod tu propter deformitatem non debere fieri ausus es dicere. Igitur quia dubium est ne sit deformis civitas, si muris includatur, oportebit eam omnibus apertam relinquere, et propter turpem venustatem, infinita incommoda pati ? profecto inepta fuit tua propositio, ineptior assumptio, ineptissimum vero quod concludis. Nam si utilitas esset postponenda venustati, oporteret potius integrum corpus amittere, quam brachium vel digitum, caput quam oculum, quia hominem quodammodo deformem reddidit. Hanc tibi soli serva opinionem, nos vero utilitati potius quam formositati studemus. Non curamus de pulchritudine urbis, dummodo sanitati et utilitati civium consulamus. Cum tamen absurdum sit dicere, civitatem amittere splendorem, si muniatur, cum nihil sit quod plus venustatis, pulchritudinis, et auctoritatis civibus afferat, si homines exceperis, quam murorum recta descriptio, et compositio. Praeterea, quem ornatum in hac nostra civitate inesse vides ? quae vicus potius vel villa quaedam videtur, quam oppidum in quod ne redigatur dubitas, quod utinam à triginta annis fuisset ! non enim tot calamitates et incommoda passi fuisset,

cùm nihil aliud significet oppidum, si propriam hujus nominis significationem investigemus, quàm locum moenibus et fossis septum. Verum quae contra te faciunt non intelligis. Sed haec omnia possent adolescentiâ tuâ, et juvenili aetate quodammodo excusari, nisi alia longè absurdissima attulisses, videlicet munitionem urbis nobis perniciosissimam fore, quia vallatae urbes saepissimè longâ obsidione oppressae, expugnantur, expugnatae spoliantur, spoliatae funditùs delentur ; quia omne genus crudelitatis cives experiuntur, agri inculti relinquuntur, agricolae multa incommoda patiuntur ; quia, inquis, perpetuas excubias agere oportet, stationes militum collocare, praesidia retinere, et in alias hujusmodi ineptias abis, quae non modo contra rem tuam faciunt, sed etiam contra rerum naturam, contraque opiniones omnium : nam quod homines conservat id eos perdere dices, quod ferè nunquam, nisi casu aliquo accidit, id fato venire et necessitate quadam affirmas : quod maximam gloriam hominibus adfert, id maximè fugiendum esse testaris : quod minimum et tenuissimum est id tu cum maximis rebus confers. Trojani, inquis, quia moenibus cinctam et firmatam civitatem incolebant, periire. Dic potius propter raptum Helenae, cujus sceleris atrocitate commoti Graeciae proceres, Trojam amplissimo exercitu et maximis copiis obsederunt : quibusquidem nisi altissimis turribus, profundissimis fossis et densissimis muris freti Trojani fortiter restitissent, omnes brevi de medio sublati fuissent. Qui tamen per decem annos obsidionem incredibili virtute sustinuerunt et omnes salvi et incolumes remansissent, si adeo cauti, et providi fuissent, atque fortes. Idem Carthaginensibus accidit, qui diù Romanorum viribus et copiis restiterunt : quod sanè non potuissent efficere, si moenibus destituta fuisset Carthago. Vide

Sistarienses, quos exempli causâ nominasti, utrum ditiores, et feliciores sint nobis, licet bis expugnata fuerit illorum civitas : pete a vicinis populis qui in munitissimis urbibus habitant, malent ne quotidianis hostium excursionibus opprimi, quàm in illo ridiculo timore versari, ne videlicet illorum civitas in manus hostium incidat ? militem scelus et audaciam singulis horis experiri, quàm semel in hebdomadâ excubias super muros agere ? turpiter domi ab inimicis interfici, quàm pro patriâ pugnando, gloriesam mortem oppetere, infestissimos hostes semper in urbe habere, qui eos domo expellerent, verberibus obruerent, bonis omnibus spoliarent, quàm concives aliquos pro praesidio urbis retinere ? quibus commodis dùm bellum sublatum est, nos perfrui significasti ? vacui omni timore, in summo otio tranquillam vitam degimus, inquis, et quam tranquillitatem in nobis tunc temporis reperis, qui multitudine aeris alieni tempore belli contracti, intùs et foris ita sollicitamur, ut non modo sine curâ requiescere, sed ne respirare quidem sine aegritudine liceat ? Sanè si studiosè nostras miserias tecum in animo revolvisses, easque justà aurificis staterâ examinasses, facilè collegisses quantum sit discriminis inter nostrae, et illorum qui moenibus teguntur, vitae conditionem. Nam illi raro nisi per imprudentiam in manus hostium incidunt ; nos vero, etiam invito animo, cogimur sub illorum potestate remanere : illi dùm hostes vicinos habent, moenia ascendunt, vigilias et custodias in muris, turribusque disponunt, se ipsos tuentur ; nos relictis domibus, liberis et uxoribus, maximo timore percussi, praerupta loca petimus ; super montes aut ventis vehementibus concussi, aut intolerabili frigore oppressi, sidera numeramus : illi armati, in hostes irrumpunt, pro libertate patriae manus cum illis conserunt. Quod si aliquando insidiosè in tam laudabili

certamine interficiantur, pro brevi vitâ, jucundam diuturnamque sui nominis memoriam saeculis omnibus relinquunt, quae multos post annos familiam progeniemque illorum honestare solet. Nos vero frequenter aut in lecto deprehensi, aut in fugâ capti inermes turpiter contrucidamur. Videte, viri gravissimi, quàm levia sint ea quae tales homines patiuntur, si cum nostris calamitatibus comparentur : dùm renovatur belli tumultus, omnes fructus intra moenia, ex agris asportari jubent, armenta conduci, agricolas et rusticos convenire : nos vero nihil clausum, nihil tutum in urbe, aut in villâ habemus. In agris novi fructus rapiuntur, in urbe veteres consumuntur : in agris pecora à militibus abiguntur, in urbe homines capiuntur : in agris rustici vulnerantur, in urbe nobiles interficiuntur : denique agros incultos relinquimus et urbem desertam deserimus ; et dùm illi homines qui tuti sub praesidio murorum domi existunt, villas per incendia et conflagrationes amittunt, nos cogimur illarum lateres, trabes, contignationes, parietes et solum ipsum vendere, ut militibus ingentes pecunias demus. Sed nos vagamur, inquis, huc atque illuc : credo, quia tibi securè in civitate manere non licet ; sed quanto in majori vitae periculo versatis, dùm modo huc modo illuc peregrinaris, quàm si domi tuae vitam quietam cum familiâ tuâ degeres ! profecto quid urbes depeculatoribus atque praedonibus patefactae patiantur, nec mente assequi, nec verbis exprimere quisquam posset. Verùm argumenta tua omnia, ut arbitrer, dissoluta sunt ; nunc fortè expectatis, viri gravissimi, ut illa aggrediar, quae me dicturum secundo loco sum pollicitus. Videamus igitur, refutatis iis quae aliquem timorem animis vestris potuissent injicere, quibus causis impulsus, muros hujusce nostrae civitatis condere debeamus, et qua ratione faciliùs sine gravi

detrimento civium, eos aedificare et perficere poterimus.

Vestrûm nemo est, viri celeberrimi, quem non longa vita, tolerantiaque rerum maximarum docuerit, inter feras satiùs esse aetatem degere, quàm his luctuosissimis temporibus, in civitatibus omnium libidini expositis habitare et sceleratorum hominum crudelitatem, immanitatem et atrocitatem ferre : qui non fortunis contenti, sanguinem vitamque ipsam quam ipsi dare non possunt, nobis conantur eripere. Quod vos maximè commovere deberet ad ea moenia erigenda, sine quibus salvi esse non potestis : nisi velitis in perpetuis lacrymis, et squalore versari, et liberos vestros, atque nepotes aere alieno, et infinitis miseris, sicuti vos, oppressos in vastâ civitate relinquere. Neque enim est quod putetis, posse aliquandô expleri cupiditatis sitim, satiari divitiarum libidinem, extinguere avaritiam, incendiis omnium facem, quae ab omni saeculorum memoriâ, facinorosorum hominum pectus incendit, cruciavit, agitavit, quae multos mortales transversos egit, quae eos quotidie per multa praecipitia devolvit. Nunquàm, nunquàm a caede erimus immunes, rerum inopiâ liberati, aere alieno levati, donec egregiè munitâ civitate, possimus caput nostrum ab inimicorum telis defendere, injurias hostium propulsare, fortunas nostras servare. Nam opportunitas loci ad nos milites adducere, spes praedae impellere et rerum omnium copia illos in hac civitate retinere et remorari solet. Praeterita meminisse oportet, viri honestissimi, praesentia respicere et quae videntur instare pertimescere, ut praeteritorum memoriâ edocti, praesentium dolore admoniti, et futurorum cogitatione perterriti, nostris rebus consulamus. Omnes cives à principio hujus belli partim capti ab haereticis interfectique fuere, partim in summam mendicitatem

redacti, partim improborum societate corrupti, illorum partes susceperunt. Quos omnes unus murus salvos et incolumes conservasset. Quot insignes et fortissimi adolescentes hujus civitatis in praelio acceptis vulneribus occubuerunt, qui adhuc hac suavissimâ luce fruerentur, qui urbem et nos ipsos infinitis calamitatibus liberassent, si eos suis moenibus nostra civitas complexa fuisset ! sed cùm non potuissent domi esse sine periculo, neque in patriâ securè versari, coacti fuere arma capere, ut aliorum civitates custodirent. Quot juvenes incauti sceleratorum blanditiis decepti, contra patriam arma sumpserunt et cives suos variis rationibus oppresserunt ! Quoties decreverunt optimos quosque cives crudeliter jugulare, intempestâ nocte dormientes eos districtis gladiis adoriri, fores saxis infringere, domos comburere, urbem denique totam incendio et flammâ tollere ! quoties subito illorum adventu perterriti, oportuit vos in tecta domorum, vel in interiores partes aedium abdere ; per silvas, per antra, per rupes, per saltuosa et saxosa loca vos occultare ut rabiem et summum furorem hostium evitaretis ! vos ipsi quae à me dicuntur cernere potestis ; vos ipsi haec omnia experti estis ; in vos ipsos impetum fecerunt. Sed quid praeterita commemoro ? extant adhuc ante oculos nostros pericula ; miseriae et calamitates nos undique aggrediuntur. Bellum nefarium contra vitam, fortunasque nostras singulis diebus geritur, praedones nostris bonis locupletantur, nullo jure in facultates nostras invadunt : quos non modo re prohibere non licet, sed ne verbis quidem tam infanda facinora vituperare, ne nos crudeliter interficiant, ne liberos plagis onerent, ne uxorum castitatem violent. Omnes nostras opes in suam rem convertunt, praediorum fructus recipiunt ; domus nostrae illis patent, nobis clausae sunt ; bonis nostris ut domini utuntur, nos ut

servi privamur ; deniquè gravissimo exilio multati, procul à patriâ cogimur tristitiâ et maerore confecti aetatem degere : et cum ipsi nostris fructibus sese ingurgitant, oportet nos praedia vendere, ut tenuiter vivamus, et adhuc non reperimus qui ea etiam vilissimo pretio velint emere. O infelicem vivendi rationem ! ô ferinam hominum crudelitatem ! ô inauditos rerum eventus ! multa vidistis, viri celeberrimi, multa intellexistis, sed nunquàm taliae, ne dicam vos tolerasse, barbaros ipsos excogitasse ausim affirmare. Quanto utilius nobis esset nihil omnino habere, nunquàm Mediis habitasse, nunquàm hos agros incoluisse, quam multa possidere cum nostro detrimento, et aliorum utilitate ; quàm non nobis sed inimicis agros colere ! vos ipsos igitur defendite, mucrones à cervicibus vestris depellite, hanc urbem contra depeculatores, et vexatores munite. Aliter satiùs erit, viri prudentissimi, domos nostras comburere, universam civitatem funditùs delere, agros et praedia relinquere, et in aliam regionem nos cum liberis et uxoribus conferre, quàm pro latronibus, pro praedonibus, pro perditissimis viris, deo atque hominibus infestissimis, tot cruciatus, tot labores, tot calamitates tolerare, pro sicariis et sceleratissimis hominibus, qui in dies singulos deteriores fiunt, bona nostra servare. Hora nulla vacua à furto, à flagitio, à scelere, à crudelitate est. Undiquè omnes in nos terrores, minae, pericula et mors ipsa impendet. Quid cogitatis ? quid censetis ? quo peregrinantur animi vestri ? ut non videatis homicidia quae fiunt, scelera quae committuntur, calamitates quibus opprimuntur. Sit satis tulisse, viri clarissimi, vos ipsos nunc colligite. Omni animo atque attentâ mente cogitate quaeso, utrùm malitis in his perpetuis aerumnis et calamitatibus versari, vestras fortunas et vitam auferri, hanc civitatem

omni calamitatum genere oppressam semper lamentari ; quàm eas domos demoliri quae inimicos vestros recipiunt et vos expellunt, quae solùm ad perfugium sceleratorum et diversorium improborum omnium existunt ; quàm, inquam, patrimonia integra, si opus esset (quibus etiam non potestis uti), pro salute patriae et conservatione vestrà profundere : cùm tamen multo majores opes, una militum irruption obis auferat, quàm in erigendis moenibus oporteret impendere. Quoties maximi exercitus hostium, in hac miserrimâ civitate hyemarunt ! quoties integras facultates vestras depeculati sunt ! quoties frumentum asportarunt ! quoties vinum profuderunt ! quoties quod ipsi neque equi devorare, vel secum ferre poterant, per summam rabiem et inhumanitatem pedibus conculcarunt ! ô tolerantiam perniciosissimam ! ô stultitiam nostram incredibilem ! profecto si ipsa civitas loqueretur, nostram inscitiam improbaret, lapides nos ipsos irriderent, animalia ipsa rationis expertia, nos hac vitâ indignos judicarent : quid dùm possumus, nolumus tamen nostris vulneribus mederi, qui domos vitâ cariores habemus, qui malumus omnia à nobis rapi, quàm aliquid pro libertate nostrâ impendere ! Nemo est enim qui nesciat omnes sumptus et profusiones bonorum nostrorum à militibus factas, decies moenia civitatis potuisse erigere. Quid enim faciliùs esse potest quàm urbem munire vestrae similem ; quàm eam partem civitatis quae Sistaricum respicit, alterâ prostratâ sepimento fulcire, quam rupes immensa, ex una parte inexpugnabilem reddit, quae vallo profundissimo et latissimo ex alterâ cingi, et aquae magnitudine nullo negotio circumdari potest ? suscipite igitur id quod tandiù, nescio per quam timiditatem et ignaviam, praetermisistis. Omnes illas aedes, et partem inutilem civitatis tollite, quae toties vobis causa caedis,

depraedationis, et incendii fuit. Satis ampla remanebit civitas ad recipiendos cives, si reliqua pars integra (quod facilè fiet) muris cingatur. Ne dubitetis ex parte montis, in vos telis fieri posse impetum, si juxtà ripam torrentis altissimae turres erigantur. Ne vereamini ex rupe in vos involvi et immitti posse lapides, si in illius apice arx densissima et munitissima construatur. Ducite jam fossas et aggeres, ut excursions hostium evitetis, et pedetentim elevabuntur moenia, quae brevi tempore et sine maximis sumptibus perficientur. Habetis enim operarios multos, quos etiam ad castra hostium munienda cogimini mittere. Habetis silvas immensas ad componendas trabes, tigna, crates viminibus et asseribus religatas. Habetis ligna et lapides aptissimos, tum ad conficiendam calcem, tum etiam ad muros erigendos. Habetis, inquam, ea omnia quae in simili aedificio et opere requiruntur, et dummodo non desit vobis voluntas, non deerit profecto hoc efficiendi facultas. Ad hoc aggrediendum vos debent impellere dignienses, et reliqui vobis affines populi. Qui si propter illum insanum timorem, qui vestri damni causa fuit, urbes quas incolunt sine muris et fossis reliquissent, et in potestate hostium remansissent, reverà, sicuti vos, in summas miserias et calamitates redacti fuissent : cum tamen eos omnibus opibus, ac facultatibus praeditos videatis. Nolite externa auxilia totius Provinciae expectare. Nam vos studiosiores vestrae salutis esse debetis quam alii ; hoc satis domesticis opibus potestis efficere, ut saepè dictum est. Quod si semel perfectum fuerit, brevi tempore vestra civitas sumptibus et jacturis exhausta locupletabitur. Satis ampla et copiosa patrimonia haberemus, si his liberè per improbos frui liceret, eaque praetereà bonis atque honestis rationibus augere. Haec enim tellus adeo optima est, et fertilis, ut ubertate

agrorum, varietate fructuum, magnitudine pastionis, et rerum omnium abundantia quae in ea crescunt, facile omnibus hujus Provinciae terris antecellat. Et revera nulla est altera civitas in qua commodius homines vivere possent, si per triennium rapinis liberaremur (si de hujusce Provinciae urbibus loquamur), quod a longo tempore potuistis colligere. Haec omnia commoda et alia infinita muri vobis adferre poterunt. Qui quidem si non erigantur, necessè erit, viri gravissimi, ut quisque suo judicio quam eliget conditionem vitae sequatur, et relictis propriis possessionibus, in florentissimis civitatibus novum patrimonium sibi conetur conflare. Nam brevi haec civitas incolis destituta, vestro consilio, prudentia et autoritate privata, vel in ruinam luctuosissimam concidet, vel spelunca et receptaculum latronum efficietur. Neque enim fieri potest ut vos tot malis et calamitatibus oppressi, diutius imminentes miseras ferre possitis, neque posterum in tam afflictam et calamitosam civitatem habitare, in qua neque nos tegere contra hostes, et externos possumus, neque ab improbis civibus cavere ullam ratione valeamus. Habemus enim, viri ornatissimi, perditos et corruptos adolescentes, qui dies noctesque armati per civitatem nostram discurrunt, ut omnes illudant, ut universos contumeliis afficiant, ut singulis lites intendant : quibus in furto, in caede, in sanguine et omnibus flagitiis impunè versari licet : qui à parentibus objurgari, ab amicis admoneri et à propinquis reprehendi nolunt : quos nullo metu, nullo supplicio, nullam poenam coercere potestis. Quot stupra, quot homicidia, quot furta, quot infanda facinora in hac nostra civitate singulis annis committuntur, hac sola de causa, quia patrato scelere, sine obstaculo omni tempore urbe egredi et sine metu supplicii cum omnibus ingredi licet ! quot cives aut è coena, aut ex privatis atque domesticis negociis redeuntes, nocturno tempore

per angulos civitatis, qui semper armatis et scutatis hominibus redudant, crudeliter interfecti fuere ! quot seditiones inter cives excitatae, quas non potuistis sedare ! quot furta commissa quorum auctores non potuistis deprehendere ! longum certè esset omnia incommoda afflictæ hujus civitatis commemorare, in quâ (ut uno verbo dicam) neque cives à civibus, neque domini à servis tuti esse possunt. Quod cùm ex animi sensu, ac dolore pronunciem, non possum me à lacrymis continere. O majores sapientissimi ! si adhuc vitæ superstites essetis, si hujus civitatis calamitates videretis, si hanc rempublicam omnibus miseriis undiquè oppressam cerneretis (quam licet tenuissimam, munitissimam tamen et ab omnibus malis immunem nobis reliquistis) acriter reverà, et merito nostram imprudentiam increparetis, qui eam omnibus apertam reddidimus. Verùm nos ipsi nostræ temeritatis acerbissimas poenas persolvimus ; et nobis accidit, quod plerumque hominibus summâ arrogantiam contingere solet, uti eo recurrant, et id studiosissimè postulent, quod paulo antè contemnebant. Itaque, viri prudentissimi, cùm hoc unicum remedium sit aegrotæ ac propè desperatæ reipublicæ afflictisque civibus et dissipatis fortunis singulari militum audaciâ, per Deum immortalem ! hi stot incommodis succurrite. Ne recusetis pro salute vestrâ, pro liberis, pro instauratione reipublicæ eas aedes prosternere, quæ tandiù ad vestram perniciem et inimicorum commodum steterunt, eas opes pro libertate vestrâ elargiri, quas etiam vobis hostes cum vitâ simul eripiunt. Vestris rebus dùm potestis, dùm licet, dùm vos necessitas urget, consulite. Tenent hostes in suâ potestate rempublicam quæ vobis vitâ carior esse debet : tenent fortunas et opes vestras, multo sudore, labore, vigiliisque partas : tenent libertatem vestram, pro quâ majores sapientissimi non

dubitabant, mortem oppetere : tenent caput et cervices vestras, quae non possunt nisi per muros liberari. Per muros tantùm potestis prostratos cives erigere, per muros depraedationes evitare, per muros paupertatem ex civitate vestrà expellere, per muros oppressam aere alieno rempublicam levare, per muros vexatam civitatem recreare, per muros, vos ipsos, liberos et fortunas conservare : per ipsos muros justitiam in vestrà civitate exercere : per ipsos, sontes punire : per ipsos, improbos castigare : per ipsos, domi securè manere : per ipsos, futuras procellas et tempestates declinare. Nam serpet hoc malum, mihi credite, longiùs quàm fortè putatis, et si praeterita gravia et acerba fuere, sine dubio quae sequentur, erunt intolerabilia ; ni Deus optimus maximus cujus nutu et arbitrio omnia reguntur, iram suam nostris sceleribus concitatam, bonorum lacrymis mitiget. Hos itaque tam necessarios, tam utiles, tam salutare muros cum summâ diligentia erigite. Quod si, ut spero, praestiteritis, hanc urbem sceleratorum faucibus ereptam, improborum imperio liberatam, ab interitu conservatam et recuperatam salutem, vobis omnibus universa posteritas, memoriâ sempiternâ gratulabitur.

FINIS

EPIGRAMME DE PIERRE GUIRAND, ALLOSIEN,
SUR LES MEES ET SUR L'AUTEUR
DE CES DEUX HARANGUES

*Felix urbs Mediae, Cereris, donisque Lyaei,
Frugum quam decorat copia magna simul.
Felix urbs Mediae, siquidem Provincia nullam
Urbem majoris fertilitatis habet.
Felix ipsa situ, sed felicissima cui sunt*

*Nobilitate graves, ingenioque viri.
Interquos extat magnus pietate Trimundus,
Est cui Pieridum turba canora comes,
Et sincerus amor patriae, qui dulcis ubique est,
Ut monstrant linguae flumina larga suae.
Quàm bellè memorat murorum incommoda cuncta !
Quàm sapienter adhuc commoda commemorat !
Urbs igitur Mediae debes audire Trimundum,
Consultum rebus si cupis esse tuis.*

*AUTRE DE MATHIEU GUISOFRI, DE VOLONNE,
SUR LE MEME SUJET*

*Nunc videas, lector, quàm Felix urbs Mediarum,
Cùm teneat secum numina culta viris.
Haectria sunt numero, quae homines mirantur in orbe,
Nempè Minerva, Ceres, viti Comusque Deus
Liber, et alma Ceres decorant camposque, Virecta,
Atque Trimundus habet Palladis ingenium.
Hunc benè si cupias cognoscere volve libenter
Mercurii hoc nectar, tunc tibi notus erit.*

*PROSOPOPEE DE LA MEME VILLE,
AVEC LE VOYAGEUR,
SUR LE MEME ELION DE TRIMOND*

*O nimium infelix ! quo tendis ? Siste Viator
Aut propera gressus, me, Medias ne petis ?
Hinc fuge, crede mihi, nam sum repleta periclis,
Incola nullus adest, advena cuncta tenet.
An ne meas cernis clades, variasque procellas ?*

*Atra fames cives, bellaque saeva premunt.
 Quondam felicitis nomen telluris habebam
 Frugibus innumeris, nobilibusque viris :
 Jam spoliata viris, opibusque miserrima dicor :
 Me civesque meos improbus hostis habet.
 Hei mihi ! quid faciam ? nullum qui vulnera curet
 Invenio, quamvis pharmaca multa feram :
 Ast oppressa malis jaceo, et prostrata relinquo,
 Nam memor est nullus qui velit esse mei.
 Sed venit ecce aliquis, miseram me fortè juvabit, Ut
 video, cruciat quem meus iste labor. (Traduction en
 annexe 13)*

La lecture de ces écrits fait naître une foule de réflexions sur les temps déplorables où ils furent composés : mais elles sont étrangères au sujet dont il s'agit dans ce chapitre : elles pourront trouver leur place dans un autre endroit de cet ouvrage. Nous nous bornerons à faire observer ici que les idées libérales et les sentiments généreux n'étaient pas étrangers alors à nos pères, puisque dans plusieurs endroits de la harangue que Trimond prononça lui-même on remarque des passages que le républicain le mieux prononcé ne désavouerait pas aujourd'hui. Mais de pareils sentiments ne pouvaient guère germer dans des esprits enchaînés par la superstition et les préjugés, et ils étaient étouffés à leur naissance.

Cependant, l'exemple que donnait

cet homme recommandable ne fut pas entièrement perdu pour ses concitoyens. Ses harangues prononcées solennellement devant un auditoire nombreux, et la publicité que leur donna l'impression, excitèrent leur émulation et inspirèrent aux habitants des Mées le goût des lettres et l'envie de s'instruire. Peu après cette époque, et pendant le cours du XVIIe siècle, il y eut dans cette ville des écoles publiques où trois professeurs enseignaient, l'un la philosophie ; l'autre les langues française et latine ; et le troisième les premiers éléments, c'est-à-dire qu'il montrait à lire et à écrire et l'arithmétique. Ces places étaient données au concours, seul moyen de faire triompher le mérite en déjouant l'intrigue. Un avocat appartenant à une famille de ce pays avait rempli une de ces places.

Un jury composé de cinq habitants des plus instruits décidait et prononçait publiquement sur le mérite des candidats. Les membres de ce jury étaient ordinairement choisis parmi les médecins, les docteurs en droit civil et canonique, etc. Les consuls assistaient aussi à ces concours et y avaient voix délibérative. Ils furent maintenus dans ce droit par arrêt du Parlement de l'an 1664. Il paraît par les monuments de ce temps, et surtout par les délibérations du conseil municipal, qu'on attachait le plus grand intérêt au choix des

professeurs. Lorsqu'ils ne remplissaient pas l'attente du public, les pères de famille se réunissaient en grand nombre et portaient par écrit leurs plaintes motivées aux magistrats municipaux pour qu'ils ordonnassent un nouveau concours. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareilles dispositions et de pareilles mesures ces écoles fussent assez bien organisées : aussi nous trouvons dans les écrits contemporains qu'elles étaient suivies non seulement par des élèves de la ville, mais qu'on y envoyait des jeunes gens des pays circonvoisins pour qu'ils reçussent une éducation plus soignée.

Tout comme il y avait dans cette ville des écoles publiques pour les garçons, il en existait également pour les filles : et les instituteurs des unes et des autres étaient salariés par la ville. Cet ordre de choses subsista jusque vers la fin du même siècle. Alors, le clergé s'étant presque exclusivement emparé de l'instruction publique, un seul instituteur, ordinairement pris dans cet ordre, n'enseigna plus aux Mées que les premiers éléments des langues latine et française, et un second instituteur montra à lire, à écrire et les premiers calculs de l'arithmétique. Les familles les plus aisées envoyèrent leurs fils aux collèges du voisinage, et surtout à celui de Riez, dirigé par des prêtres. Les filles étaient placées dans des

monastères de religieuses des villes voisines.

Nous n'entrerons pas ici dans le mérite de ces institutions : leurs vices et leurs abus avaient été relevés par les écrivains philosophes du XVIIIe siècle, d'une manière si frappante que tout disparut à la Révolution, au point qu'on ne peut presque plus organiser aujourd'hui un nouveau système d'enseignement. Une preuve de l'insouciance des parents à instruire leurs enfants, depuis que l'instruction était entre les mains des prêtres, est que sur cinq cent vingt citoyens à peu près qui jouissent de ce droit aux Mées, on n'en compte que deux cent vingt-quatre qui sachent lire et écrire, et une trentaine dont les connaissances sont élevées au-delà des premiers éléments. Nous pourrions même citer des particuliers qui possèdent des domaines très considérables, où ils récoltent jusqu'à cent charges de grains, et qui sont absolument illettrés.

Si ce résultat peu satisfaisant nous est commun avec le reste de la France, et même avec bien d'autres nations, comme il n'en faut pas douter, combien les peuples modernes sont encore en arrière pour l'instruction de ceux du temps de la République romaine. Là, chaque citoyen était obligé par la loi de tenir un registre-journal exact et circonstancié de toutes ses affaires domestiques, lequel était

soumis à l'inspection des censeurs et faisait foi en justice. Voyez, entre autres, l'oraison de Cicéron pour Roscius, le comédien. On avait voulu introduire en France, pendant la Révolution, cet usage louable, mais l'expérience a prouvé qu'il était impraticable, et l'on a reconnu qu'il fallait commencer par instruire les Français pour pouvoir améliorer leur sort.

Pouvait-on se promettre des résultats bien satisfaisants d'un mode d'instruction d'après lequel les élèves consumaient le plus bel âge de la vie, l'âge que la nature destina plus particulièrement aux jeux innocents et aux divertissements, sur des sujets arides et fastidieux qu'ils devaient oublier pour toujours en entrant dans la société ? Etaient-ce des hommes formés pour cette société ceux qui avaient été façonnés à l'esclavage par la crainte, la terreur et les mêmes châtimens qui étaient infligés aux malfaiteurs et aux brigands ? Comment pouvaient-ils former des citoyens à l'Etat ceux qui par état avaient renoncé aux plus doux liens de la société, et des citoyens soumis aux lois de leur pays ceux qui s'étaient voués à une obéissance aveugle envers un chef étranger ? Etais-ce une bonne éducation que celle où l'on n'enseignait aux élèves aucune des principales sciences qui constituent l'instruction ; où les mathématiques, la géométrie, la physique, l'histoire naturelle,

l'histoire, la géographie, la politique, la morale, la philosophie ou la connaissance pratique de la sagesse, enfin aucun des arts et des sciences utiles étaient comptés pour rien ?

N'était ce pas surtout le comble de la déraison et de la contradiction que des filles qui avaient fait vœu de chasteté fussent chargées de former des mères de famille et de retracer à leurs élèves les devoirs attachés à ce titre respectable ? Que des personnes qui avaient renoncé au monde, et qui s'étaient, pour ainsi dire, ensevelies vivantes dans des tombeaux, fussent propres à prémunir leurs élèves contre les dangers de toute espèce auxquels elles allaient être exposées dans la société ² ? Aussi, ces sortes d'éducation atteignaient-elles bien rarement le but que la société doit se proposer et qui est de former le corps et l'esprit des jeunes gens. *Mens sana in corpore sano*. Tous les codes sur l'éducation, toutes les lois sur l'instruction sont renfermés dans ce peu de paroles que les instituteurs des hommes devraient toujours avoir devant les yeux.

Les vices de la première éducation que les enfants reçoivent de leurs parents ne doivent-ils pas être attribués à ceux-ci ? En

2 Ces établissements tant vantés avaient formé beaucoup de Poppée, très peu de Cornélie et de Porcie, encore moins de Lucrece et d'Hipacie.

effet, ils ont en général trop de complaisance pour eux : ils en font de petits volontaires, de petits despotes si absolus que lorsqu'ils veulent ensuite reprendre quelque empire sur eux et les corriger, ils sont obligés de les accabler de coups. Ils leur font ainsi expier leurs propres fautes et leurs sottises. Le plus souvent, lorsqu'un enfant est battu, ce serait les parents qui devraient l'être parce que c'est à eux à prévenir leurs fautes. Mais ici comme en beaucoup d'autres choses, les plus forts ont toujours raison. Une telle inconséquence de la part des parents ne laisse pas que de faire impression sur l'esprit de leurs enfants qui finissent par devenir méchants, injustes et vindicatifs par caractère. Les enfants sont ce qu'on les fait : ils sont comme une cire molle qui reçoit la forme qu'on veut lui donner.

Si, d'après l'expérience du passé, l'éducation morale était si défectueuse, l'éducation physique l'était peut-être davantage, et c'est encore à l'ignorance et aux préjugés qu'elle entraîne qu'on doit attribuer les vices dont elle est infectée. En effet, sans l'ignorance et les préjugés, le peuple conserverait-il avec tant d'opiniâtreté cette barbare coutume d'emmanilloter les enfants ; de mettre ainsi leurs membres à la presse, à la torture la plus affreuse, tandis qu'ils auraient le plus grand besoin de se mouvoir pour se développer et

prendre leur accroissement ? Au lieu de laisser leur corps exposé aux impressions de l'air qui le fortifie, on les enveloppe de bandes comme si on voulait les enfermer dans un étui ; leur corps ainsi lié ressemble assez exactement à une carotte de tabac ; la circulation du sang est tellement interceptée, qu'obligé de remonter la tête, seule laissée libre, leur visage devient comme pourpré ; la respiration est gênée au point que ces innocentes créatures expirent quelquefois dans des convulsions d'apoplexie et par conséquent dans des tourments affreux ; outre cela, on les surcharge de couvertures, on les étouffe à force de vouloir les tenir chaudement.

Ce n'est pas tout. Ces mères insensées, ou plutôt ces marâtres, sourdes aux cris de leurs malheureux enfants, insensibles à leurs larmes, après les avoir garrottés et fagotés de la manière que nous venons de le dire, les placent dans un berceau fort étroit et, comme si elles craignaient qu'ils ne s'échappassent, elles les assujettissent fortement contre le bois au point qu'ils sont comme cloués dans ce lit de douleur où ils n'ont que la tête et la voix de libres ; aussi poussent-ils des cris affreux qui sont les seules armes à leur disposition. Les parents s'imaginent pouvoir les apaiser en les berçant fortement : plus les cris sont aigus, et plus les secousses

sont violentes, et plus leur frêle machine est ébranlée par cette agitation extraordinaire. Le bruit de ce bercement est souvent capable d'éveiller tout un quartier, et l'on voudrait qu'il endormît ces pauvres créatures. Quel comble d'extravagance et d'aveuglement ! Si elles ferment enfin la paupière, si elles cèdent au sommeil, c'est qu'elles en sont accablées. Un autre inconvénient majeur qui résulte de l'emmaillotage est la malpropreté à laquelle il donne inévitablement lieu. Elle est telle que les ordures et les urines, par leur long séjour, leur contact immédiat avec le corps délicat des enfants, et par l'infection qu'elles répandent, surtout pendant les grandes chaleurs, sont capables de leur procurer des maladies dangereuses dont on ne voit que trop d'exemples. Enfin, à force de soins malentendus, on pervertit tellement l'ouvrage de la nature que, par l'éducation absurde que reçoivent ces êtres infortunés, une grande partie périt en bas âge, et ce qui en échappe languit bien souvent le reste de la vie dans les infirmités.

Si l'on emmaillottait un homme fait pendant le même espace de temps et de la même manière qu'on le pratique à l'égard des enfants, il succomberait bientôt à ce traitement, quelque robuste que fût cet homme. Ce serait ici le cas d'appliquer la loi du talion à ces parents obstinés et aveuglés

pour leur faire abandonner une pratique si meurtrière et si affligeante pour l'humanité. Les bêtes n'emmaillotent pas leurs petits, cependant on n'en voit guère de difformes et ils n'en sont ni moins agiles ni moins vites [sic pour rapides ou vifs ?] à la course. On peut en dire autant d'une infinité de nations tant sauvages que policées qui n'ont jamais connu l'usage du maillot. Enfin, ce qui devrait déterminer les parents à abandonner cet usage barbare, c'est que pendant tout le temps que les enfants sont dégagés de leurs liens et laissés en liberté, ils se livrent à la gaieté et au contentement, et que leurs cris recommencent au moment où ils en sont privés de nouveau.

Une éducation si extravagante, si contraire à la nature, influe non seulement sur le physique des enfants mais elle s'étend encore sur leur moral. En effet, elle les rend criailleurs, pleurards, moroses et méchants ; ils ne se ressentent que trop souvent le reste de leur vie de cette humeur acariâtre et caustique qu'ils ont contractée dans leur bas âge.

On pourrait éviter la plupart des inconvénients dont nous venons de parler et atteindre le but du précepte que nous avons cité plus haut : *Mens sana in corpore sano*, en donnant aux enfants une éducation plus conforme à la nature. C'est à cette première

éducation qu'ils devront leur bonne ou leur mauvaise constitution. Les parents ne doivent donc négliger aucun moyen capable de fortifier cette constitution, et ils doivent écarter tous ceux qui peuvent l'affaiblir. La belle allégorie d'Achille que sa mère plonge dans le Styx pour le rendre invulnérable est la plus forte satire de l'éducation actuelle ³.

Un des premiers devoirs des mères est de nourrir et allaiter elles-mêmes leurs enfants. Le seul motif qui peut les dispenser de ce soin et les autoriser à les confier à des nourrices mercenaires est la privation du lait. Mais il faut rendre justice, à cet égard, à nos mères de famille : elles remplissent ce devoir avec exactitude.

Au lieu d'emmailoter leurs enfants, et de mettre ainsi leur tendre corps à la torture et à la presse, elles doivent les laisser jouir de toute la liberté dont ils ont besoin pour se mouvoir et prendre leur accroissement si nécessaire à cet âge. Qu'elles les couvrent uniquement pour les garantir de la rigueur des saisons, et qu'elles changent leurs vêtements dès qu'ils sont sales : la propreté est une des précautions les plus indispensables pour la conservation de leur santé.

Les parents doivent se donner bien de garde [

3 Rousseau dans son *Emile*, liv. 1.

sic] de faire boire à leurs enfants aucune liqueur forte. La nature prévoyante a suffisamment pourvu à leurs besoins à cet égard, et le lait qu'elle leur a préparé dans ses laboratoires est la liqueur qui convient le mieux à leurs organes délicats. Les liqueurs fermentées, particulièrement le vin, les narcotiques et la plupart des drogues qu'on donne aux enfants sont de vrais poisons pour eux. Nous n'aurions que trop d'exemples à citer dans cette ville des inconvénients auxquels ont donné lieu des parents imprudents, en gorgeant de vin leurs enfants auxquels ils ont donné la mort en croyant de leur donner des forces.

Une autre méthode vicieuse que les parents doivent éviter est celle de vouloir apprendre à marcher aux enfants en les tenant suspendus par des lisières. Le meilleur moyen est de les laisser se rouler, se vautrer librement sur un tapis, sur une couverture, sur le sable ou autres corps mous. Cet exercice les fortifie : leurs bras et leurs jambes se renforcent, et à six ou huit mois tout au plus, ils marcheront seuls. L'air libre, l'exercice et l'immersion dans l'eau de la rivière dans la belle saison leur sont très salutaires. On doit les accoutumer au froid, au chaud, et à toutes les intempéries des saisons, si l'on veut leur procurer une constitution robuste. A l'âge d'un an, ils doivent avoir la tête nue, dans

quelque saison que ce soit, et leurs cheveux de trois centimètres ou un pouce de long, pour qu'on puisse les peigner plus facilement et les garantir des poux. Les appartements où couchent les enfants doivent être bien aérés ; on doit éviter qu'ils se trouvent dans des lieux où sont rassemblées beaucoup de personnes. Si l'air malsain qu'on y respire est pernicieux aux adultes, il l'est bien davantage aux enfants.

Les parents se trompent souvent bien grossièrement lorsque, pour tirer avantage de leurs enfants, ils les mettent au travail, surtout à celui de la terre qui est très rude, avant qu'ils aient acquis les forces nécessaires. Ce travail précoce les épuise ordinairement ; il affaiblit leur constitution, et lorsqu'ils sont plus âgés, ils travaillent moins dans la même proportion qu'ils ont trop travaillé dans leur enfance. Au lieu que des occupations faciles et modérées, en leur inspirant insensiblement le goût du travail, fortifient leur corps et leur forment une constitution vigoureuse.

Nous pourrions pousser plus loin nos réflexions sur un sujet si intéressant, mais notre intention n'est pas de faire ici un traité d'éducation et d'hygiène qui serait au-dessus de nos forces. Nous renvoyons pour cela nos lecteurs aux ouvrages consacrés à ces matières : tels sont, entre autres, *l'Emile ou de*

l'éducation, de l'illustre Rousseau, ouvrage qui devrait être entre les mains de tous les pères et mères et qui, seul, immortaliserait son auteur ; la *Médecine domestique*, de Buchan, traduction de Duplanil, tome 1er, chapitre 1er, ouvrage d'un véritable ami de l'humanité, qui est très répandu et qui devrait l'être encore davantage.

Il existe un autre abus non moins cruel et non moins affligeant pour l'humanité qu'il attaque dans le sein maternel même. Quoiqu'il ne touche pas directement à l'éducation qui fait le sujet de ce chapitre, nous nous faisons un devoir de le dévoiler ici et de le dénoncer à toutes les âmes sensibles : nous voulons parler des accidents funestes qui accompagnent beaucoup d'accouchements.

Lorsqu'on considère d'un côté combien les hommes ont été jusqu'à présent ingénieux à trouver les moyens de s'entre-détruire, et de l'autre, combien ils sont peu soucieux de perfectionner les arts et les sciences qui pouvaient tendre à leur conservation et à l'amélioration de l'espèce, on ne peut que déplorer leur sort et gémir sur les vices de leurs institutions et la barbarie de leurs usages. Celui dont il s'agit est de ce nombre. En effet, combien de créatures innocentes qui, dans leur passage à la vie, périssent victimes de l'impéritie des personnes qui se mêlent

de diriger les femmes en travail d'enfant, et dont la société est privée ! Combien de pères désolés ont à pleurer la perte de leur épouse et du fruit de leur union, qu'un même coup frappe et qu'un même cercueil rassemble !

N'est-il pas bien étonnant en effet que depuis qu'on s'occupe de l'amélioration de l'espèce humaine, et que les bons esprits dirigent leurs méditations vers des objets d'utilité générale et d'intérêt public, on n'ait pas encore établi dans chaque chef-lieu d'arrondissement, ou tout au moins de département, des cours publics d'accouchement où viendraient se former des élèves de tous les points de leur surface. En attendant cet établissement salubre, ne serait-il pas bien essentiel et bien urgent que tous ceux qui se mêlent de secourir les femmes en travail d'enfant fussent soumis à un examen sévère et qu'on n'admît à cette profession délicate que les personnes reconnues capables de l'exercer ? Le nombre des accoucheurs, et surtout des accoucheuses, serait sans doute beaucoup réduit par cette mesure ; mais cet inconvénient, si c'en est un, serait léger en le comparant aux accidents fâcheux qu'occasionnent l'ignorance et les préjugés absurdes de beaucoup d'accoucheurs actuels. Dans cette opération de la nature, le *non faire* est le plus souvent préférable à cette funeste activité dont ils cherchent à faire parade. C'est

principalement dans les pays agricoles tels que le nôtre, où les femmes, en général, font beaucoup d'exercice, que les accouchements sont peu laborieux. La nature abandonnée à elle-même les délivrerait seule plus heureusement qu'avec l'intervention de ces personnes officieuses qui font souvent un mal réel au lieu du soulagement qu'on en attend.

En terminant ce chapitre, nous exhortons nos concitoyens à se bien pénétrer de l'importance d'une bonne éducation ; à ne négliger aucun moyen de donner à leurs enfants la meilleure possible. C'est le plus bel héritage qu'ils puissent leur transmettre, le seul qui soit à l'abri des révolutions. Sous un gouvernement libre, l'instruction est surtout nécessaire parce que les places y sont réservées au mérite et aux talents, et non à la naissance qui peut bien les supposer, mais qui ne les supplée pas. Là, le fils d'un simple cultivateur peut aspirer aux plus éminentes, s'il est jugé digne de les remplir avec distinction.

Nous ne prétendons pas cependant que tous les hommes reçoivent la même éducation et aspirent à devenir des Cicéron, des Tacite, des Voltaire, des Rousseau, des Mirabeau, des Condorcet, etc., cela est impossible : les choses n'en iraient pas mieux si la société n'était composée que de savants. Mais si tous les

citoyens savaient lire et écrire, et connaissaient, avec les principaux devoirs sociaux, les premiers éléments du calcul, ils seraient moins susceptibles d'être induits en erreur. Ils pourraient se prémunir plus facilement contre les prestiges de la fourberie et contre tous les genres de charlatanisme. En un mot, une plus grande masse de lumières contribuerait indubitablement à l'amélioration de l'espèce humaine, et par conséquent à son bonheur.

